

c'est de ne me pas laisser toujours apprendre par votre renommée que vous existez, & de vous rappeler quelquefois le souvenir d'un homme qui vous est attaché au-delà de toute expression.



L E T T R E L C X I I I .

ALCIBIADE A DIODOTE.

DE quelque succès que jouisse le livre de votre ami Cléophon, je doute, mon cher Diodote, que, du moins, devant les gens qui savent penser, il ne fasse encore plus d'honneur à son cœur qu'à son esprit. J'ai tremblé, je l'avoue, lorsque j'ai appris qu'il écrivoit la vie de Périclès. Il étoit tout simple, en effet, que, connoissant comme je faisois, la force & la constance de l'inimitié qui regnoit entre eux, je craignisse que Cléophon ne se chargeât de ce soin que pour mieux satisfaire sa vengeance; & que, dans cette histoire, Périclès, & la vérité ne fussent également sacrifiés. Je ne m'attendois donc qu'à y trouver un récit aussi long qu'exagéré, soit de ses défauts particuliers, soit des fautes qu'il

a pu commettre pendant son administration; ses belles actions déguisées, ou affoiblies; & ne pensois pas de la nature assez bien pour croire pour qu'elle eût pu produire un homme assez maître de lui pour écrire la vie de son ennemi déclaré avec autant d'impartialité qu'il auroit écrit celle de Cécrops même. Que Cléophon me paroît grand! Qu'il est beau de triompher ainsi de celle de toutes les passions qui écarte le plus l'homme de ce qu'il doit, tant à la postérité, qu'à ses contemporains; & que, pour le pouvoir, il faut avoir dans l'âme de noble & d'élévation! Que j'ai, enfin, de graces à rendre aux dieux de m'avoir fait naître dans un siècle qui donne de pareils exemples de vertu! Que mon amour pour la gloire, me fait envier à Cléophon celle dont il vient de se couvrir; & qu'avec une occasion si sûre de me venger, il me seroit doux de remporter sur moi-même une si digne victoire! Que Périclès me semble heureux d'avoir trouvé de si estimables ennemis; & que, s'il se peut qu'après nous, il reste quelque chose de nous-mêmes; ou que, du sein de l'immortalité, nous nous intéressions encore à ce qui se passe ici-bas, les mânes doivent rougir de la

haine qu'il eût pour Cléophon ! Je puis, cependant, vous assurer que cette même haine, quelque vive qu'elle fût, ne l'aveugloit pas assez sur la vertu de son adversaire, pour que, non-seulement il fût surpris des preuves qu'il en donne, mais qu'il ne les eût pas attendues de lui.

Une des choses qu'après ce que je viens de louer, & trop foiblement encore à mon gré, j'aime le plus dans cet ouvrage, par ce que j'en ai jusqu'à présent, vainement cherchée dans tous les ouvrages de ce genre, c'est que son auteur ait sçu n'y parler qu'autant qu'il le falloit, de ce qu'étoit Périclès dans la vie privée ; & d'avoir, avec autant de sagasse que de goût, supprimé tous les détails où le lecteur n'auroit pas pu trouver plus d'amusement que d'instruction. La plus grande partie des biographies qui l'ont précédé, remplis pour leur héros, du respect le plus imbécille, & le plus mal raisonné, ont, en effet, imaginé que ce seroit faire, tant à lui qu'à la postérité, le plus irréparable de tous les torts, que de ne pas s'appesantir sur toutes ses actions, quelles qu'elles aient été. D'après cet absurde système, tout pour eux est, sans miséricorde, un dit

dit notable, ou un fait important. D'autres, plus judicieux sans doute, mais aussi désagréables par leur sécheresse, que les premiers sont fatigans par leur puérile abondance, croient qu'il n'y a de digne de survivre à celui de l'histoire de qui ils se sont chargés, que ce qui a sauvé sa mémoire de l'éternelle nuit des tems, & négligent trop de nous peindre l'homme. Chacune de ces deux façons d'écrire une histoire de ce genre, me paroît également vicieuse : l'auteur de la vie de Miltiade, par exemple, exact jusques au scrupule dans les minuties, a passé avec une extrême rapidité sur ce qu'il nous importoit le plus d'apprendre de ce grand homme, soit que n'ayant pas dans les idées plus d'élévation, qu'il n'a de force dans le style, il n'ait pu peindre Miltiade que dans les petites choses, soit qu'il n'ait pas eu assez de goût pour bien choisir les objets qu'il auroit dû présenter. Il nous dit quelles étoient les heures que Miltiade donnoit à son sommeil & à ses repas ; comment il marchoit ; de quelle maniere il étoit ordinairement vêtu ; mais, en revanche, il garde, sur ses vices, ses vertus, ses fautes & ses talens, le plus profond silence. Quand ce seroit,

enfin, à la nourrice de Miltiade que nous devrions cet ouvrage, il ne pourroit pas être rempli de faits plus minutieux que le sont presque tous les faits qui le composent.

Celui qui, depuis, nous a donné la vie de Thémistocle, craignant, sans doute, qu'on ne lui fît les mêmes reproches, a pris une route toute différente; & selon moi, n'a pas mieux réussi. Il a voulu être serré, & n'est que sec & obscur. Si c'est, en effet, abuser du tems & de la patience du lecteur, de l'accabler de détails fastidieux par leur puérilité, ou onéreux par leur nombre, c'est aussi ne lui pas être assez utile que de ne lui montrer qu'à demi l'objet qu'on se propose de lui faire connoître. L'auteur de la vie de Miltiade ne nous a conservé de son héros que ce qui ne méritoit que le plus profond oubli; l'autre ne nous a dit de Thémistocle, que ce que personne n'en pouvoit ignorer, & dont cent autres se sont chargés d'instruire la postérité. La vie de ces gens obscurs qui ne nous offrent pour tous faits, que leur existence, & leur terme, n'est pas digne d'y passer; mais la vie d'un homme qui doit servir ou d'exemple, ou d'instruction, ne sçau-

roit être écrite avec trop de soin, & si je l'ose dire, de scrupule. S'il faut que le récit des grandes choses qu'il a faites, & même des moyens par lesquels il les a opérées, élève l'ame, & donne en même tems le desir, & la possibilité de les imiter, il n'est pas moins nécessaire que la peinture de ses foiblesses, ou de ses vices, montre à quel point un héros peut se dégrader, & combien les uns & les autres lui ont ôté de sa gloire.

Quelque satisfait, cependant, que je sois de l'ouvrage de Cléophon, j'avoue que je ne pense pas comme lui sur tous les points; & que, par exemple, je suis bien éloigné de faire, ainsi que lui, un crime à Périclès, de n'avoir point deviné l'élévation de Cléon, quand, malgré toute la politique de Thucydide*, il sçut, & pénétrer, & faire échouer les projets de ce dernier. Raisonner ainsi, est, ce me semble, juger des choses, moins par ce qu'elles font en elles-mêmes (seule façon, cependant, de les juger bien) que d'après l'événement: manière de les voir d'autant moins digne d'un philosophe, qu'elle appartient plus à la multitude. Périclès, à mon sens,

* Le même de qui Alcibiade parle dans la lettre LCV.

n'eut pas besoin d'autant de sagacité que Cléophon lui en trouve dans cette occasion, pour deviner que Tucydide aspireroit à être à la tête des Athéniens, puisqu'avec la considération, le crédit, & l'autorité que donnoient à celui-ci, sa naissance, ses richesses & ses talents, il étoit moralement impossible que, malgré tous les voiles dont il savoit couvrir son ambition, on ne lui supposât pas celle-là. Mais je ne crains point de dire qu'il eût fallu à Périclès, plus encore que le démon de Socrate, pour imaginer qu'un homme, né dans l'état le plus abject, plus fait encore par lui-même que par sa naissance, pour y rester toujours, n'ayant enfin pour lui qu'une impudence qui ne devoit le tirer de l'obscurité que pour le rendre souverainement ridicule aux yeux d'un peuple fort capricieux, il est vrai, mais très-éclairé, parviendroit au gouvernement. C'est, sans doute, un malheur qu'il ne l'ait pas fait; mais, peut-on raisonnablement lui en faire un crime? Un autre reproche que Cléophon fait à la mémoire de Périclès, & qui plus spécieux, ne me paroît pas mieux fondé, c'est d'avoir employé à la décoration de la ville, les contributions des alliés. Je con-

viens que si c'est uniquement d'après les règles de la morale, qu'il juge cette action, il est en droit de la trouver répréhensible, puisqu'il est vrai que, par-là, Périclès consacra à l'utilité d'Athènes en particulier un argent qui ne devoit être employé qu'au soutien de la cause commune. Mais, si c'est du côté de la politique que l'on envisage la chose, on ne pourra que le louer de s'être servi de sommes, depuis long-tems oisives dans notre trésor, pour rendre la plus superbe de toute la Grèce, une ville qui, par sa puissance, se soumettant, ou alarmant toutes les autres, n'offroit cependant aux yeux aucun monument digne de sa célébrité. Et ne pensez pas que ces temples, ces portiques, ces statues, ces tableaux dont, par-tout où le nom des Grecs a pénétré, l'on ne parle qu'avec admiration, & qu'en les voyant on trouve encore au dessous de l'idée qu'on s'en étoit faite, quelque exagérée même qu'elle pût être, ne soient pour Athènes qu'une vaine décoration? Je les ai vus ces mêmes monumens, inspirer pour le peuple qui les a élevés, un respect qui ne nous a pas été aussi inutile que Cléophon paroît le penser. Peut-être même, est-ce encore moins à

nos victoires qu'à ce dont il fait un crime à Périclès, que nous devons, & l'éclat dont nous brillons, & cette opinion de notre puissance qui nous a donné plus d'alliés & de sujets que notre puissance même. Mais, me demandera-t-on sans doute, que n'eût on pas été en droit de reprocher à Périclès; quels reproches lui-même n'eût-il pas été obligé de se faire, si alors Athènes eût eu une guerre à soutenir, & que, par la dissipation de son trésor, elle n'eût pu la faire avec la supériorité de finances que, sans cette même dissipation, elle auroit eue sur ses ennemis? Je ne nie pas qu'au premier coup-d'œil, cette objection ne parût sans réplique. Mais je crois qu'elle perdrait beaucoup de son poids aux yeux de ceux qui se rappelleroient qu'après cet épuisement prétendu des richesses de l'état, nous, & nos alliés fûmes attaqués; que, grâce à la sage administration de ce grand homme, nous n'en soutînmes pas la guerre moins long tems; & que, de plus, ce fut avec le plus grand des succès que nous la fîmes.

Quelque respect que j'aie pour la mémoire de Périclès, & avec quelque ardeur que je voulusse la défendre, je n'entreprendrai pas de justifier l'emploi

X

qu'après il fit de ce même trésor, quand il assigna dessus une certaine rétribution à ceux des citoyens qui se trouveroient au théâtre, quand on y célébroit des jeux, comme si alors ils eussent fait une chose à laquelle la république gagnât; & qu'en conséquence elle dût les en récompenser. Si, en encourageant par-là le goût naturel qu'ils ont pour le frivole, & en leur rendant leur oisiveté doublement chère, il se conduisit, pour ses propres intérêts, en fort habile politique, il fut incontestablement, dans cette circonstance, un fort mauvais citoyen, puisque, pour assurer à son administration plus de tranquillité, il aida à corrompre les mœurs. Je souscris encore aux reproches que lui fait Cléophon, au sujet de la situation où il a laissé sa patrie, & qui est incontestablement son ouvrage. Il est sûr qu'il n'auroit pas dû forcer les Lacédémoniens à nous déclarer la guerre, ou qu'en les y contraignant, il auroit fallu qu'il l'eût soutenue avec plus de vigueur. Y a-t-il, en effet, rien de plus risible que de voir tous les ans ceux-ci, & presque à jour nommé, quitter gravement la Laconie, pour venir ravager nos terres, pendant qu'avec la même

X 4

régularité, nous allons dévaster leurs ? Ce n'est pas tout : chacun des deux peuples ennemis, comme par une convention tacite entre eux, rapporte tranquillement, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Laconie, ce qu'ils se sont respectivement enlevé : il semble même que, pour éviter l'occasion de se disputer, ils soient encore convenus de ne retourner chez eux que par des routes différentes. Il n'est donc pas moins vrai, tant pour moi que pour les autres, que, soit comme politique, soit comme capitaine, Périclès ne se montra point dans cette guerre tout-à-fait digne de sa renommée, mais, que ce soit à l'affoiblissement de sa tête, & à cette sorte de timidité que la vieillesse fait quelquefois succéder au courage, que l'on doive attribuer les fautes qu'il y fit, c'est ce dont je ne sçaurois convenir, & ce que Cléophon lui-même ne croiroit pas, s'il eût été aussi à portée que moi de voir de près ce grand homme, & que, comme moi, il eût pu être témoin de ses derniers momens. Quelle cause pourroit-on donc leur assigner ? Point d'autre que le même motif qui lui fit ordonner la rétribution dont j'ai parlé plus haut ; c'est à dire, la crainte qu'il eut

toujours de perdre sa place : crainte qui, malgré la philosophie dont il se paroît à cet égard, le tourmenta tout le tems de sa vie. Il n'ignoroit pas, même avant qu'il en eût fait l'expérience, combien, lorsque, sur-tout, nous ne sommes point occupés par de grands objets, notre inquiétude & notre légèreté nous rendent dangereux pour nos chefs. La guerre contre les Perles, nous étant devenue plus difficile, & moins lucrative ; & ayant, par conséquent, passé de mode parmi nous, pour se garantir des coups que pouvoit lui porter notre oisiveté, l'unique ressource qui s'offrit à lui, fut de forcer les Lacédémoniens à se déclarer contre nous. La paix ne pouvant convenir à ses vues ; & de grandes entreprises de notre part, soit qu'elles tournassent ou non en notre faveur, devant nécessairement l'amener, toute son attention fut (comme, en effet, dans son système, elle devoit l'être,) de n'en pas former qui, de façon, ou d'autre, pussent être décisives. Il lui importoit plus de se rendre utile, que d'ajouter à sa gloire ; & ce fut la seule raison qui lui fit remplir ses dernières campagnes par des expéditions auxquelles, s'il eût pu concilier les in-

ierêts de sa patrie, & son intérêt personnel, il ne se feroit, assurément, pas borné. Je me flatte, au reste, que vous ne me blâmez point de ne me livrer à aucune de réflexions que cette conduite de Périclès pourroit me fournir. Peut-être ne seroit-il pas impossible de l'excuser par le peu de reconnoissance qu'ont les Athéniens des sacrifices qu'on leur fait, & qui ne peut que porter ceux de leurs concitoyens qu'ils mettent à leur tête, à préférer au bien public leur utilité particuliere. Aristide & Cimon n'ont, à la vérité, ni pensé, ni agi de même. De quelque ingratitude que leurs services fussent payés, ils n'en montrèrent pour leur patrie, ni moins de zele, ni moins de respect; mais c'est, je l'avoue, sans le comprendre, que j'admire leur vertu. Je craindrois même, qu'avec tant de sujets de me plaindre de mes concitoyens, ce ne fût en pure perte qu'ils ne m'eussent donné un si bel exemple. Il se peut aussi, que, dans leur tems, la corruption des mœurs étant infiniment moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui; & de-là, le mérite moins oublié, l'amour de la patrie, quoiqu'il eût déjà beaucoup perdu de sa force, triomphât encore du ressentiment, & même de la cupidité. Je suis depuis long-tems persuadé que beaucoup des vices & des vertus des hommes sont dus, tant aux préjugés qu'aux exemples qu'ils ont trouvés, soit dans le pays, soit dans le siecle qui les a vus naître; & ce qui fait qu'aujourd'hui les Lacédémoniens aiment l'argent avec tant de passion, est précisément ce qui est cause que, dans la dernière guerre qu'a faite Périclès, il a plus songé à ce qui lui étoit utile, qu'à ce qui pouvoit l'être à sa patrie. Il y a deux siècles que, tout défendu que l'or étoit à Sparte, il n'y en étoit pas plus désiré. Il y a autant de tems, peut-être, que, si nous étions intérieurement jaloux de la gloire de nos chefs, du moins nous ne leur en faisons pas un crime. Périclès, venu alors, n'auroit pas craint que, bien remplir sa place, eût été pour nous une raison de l'en priver; & par conséquent, on ne peut que présumer qu'il s'en seroit montré plus digne.

timent, & même de la cupidité. Je suis depuis long-tems persuadé que beaucoup des vices & des vertus des hommes sont dus, tant aux préjugés qu'aux exemples qu'ils ont trouvés, soit dans le pays, soit dans le siecle qui les a vus naître; & ce qui fait qu'aujourd'hui les Lacédémoniens aiment l'argent avec tant de passion, est précisément ce qui est cause que, dans la dernière guerre qu'a faite Périclès, il a plus songé à ce qui lui étoit utile, qu'à ce qui pouvoit l'être à sa patrie. Il y a deux siècles que, tout défendu que l'or étoit à Sparte, il n'y en étoit pas plus désiré. Il y a autant de tems, peut-être, que, si nous étions intérieurement jaloux de la gloire de nos chefs, du moins nous ne leur en faisons pas un crime. Périclès, venu alors, n'auroit pas craint que, bien remplir sa place, eût été pour nous une raison de l'en priver; & par conséquent, on ne peut que présumer qu'il s'en seroit montré plus digne.

Fin du troisieme Livre



LETTRES

ATHÉNIENNES.



LIVRE QUATRIÈME.



LETTRE LCXIV.

ACLIBIADE A CALLICRATE.

VOUS me connoissez trop pour que je doive, mon cher Callicrate, avoir besoin de vous dire que, quelque follement que je paroisse aimer le plaisir, la gloire m'est mille fois plus précieuse. Ce n'est pas que je la choisisse toujours telle que l'opinion publique prescrit de la chercher; mais je veux, du moins, que les hommes s'occupent de moi; & c'est avec tant d'ardeur que je

le desir qu'il m'est encore plus doux qu'ils en disent du mal, que de n'en entendre rien dire du tout. Il y a là-dans, j'en conviens, une vanité bien insatiable, & peut-être, fort déréglée; mais la vanité est mon foible. Ces dons de la nature qui me rendent si recommandable, ne me satisferoient pas, s'ils ne servoient qu'à mon bonheur. Plaire, être même passionnément aimé; me voir l'objet des vœux & des desirs de toutes les femmes; jouir tour à tour de leur ivresse & de leur désespoir; les sacrifier perpétuellement l'une à l'autre, & les trouver enfin, malgré leur orgueil, & même leurs projets, soumises à tous les mouvemens qu'il me plaît de leur donner, tout cela, dis-je, ne me flatte que par le bruit que font nécessairement des triomphes si suivis. J'ai même quelquefois été jusques à sacrifier à ma gloire les desirs les plus chers de mon cœur: car vous vous tromperiez, si vous croyiez que, dans le nombre déjà si considérable de femmes que j'ai conquises, je n'en eusse point trouvé qui, soit par les charmes de leur personne, soit par les agrémens de leur esprit, ou par leurs vertus que je veux bien leur

compter pour quelque chose, n'eussent point de quoi me retenir dans leurs chaînes : mais, quelque fortement que j'aie quelquefois été touché, la crainte d'un engagement sérieux, la loi que je me suis faite de les subjuguier toutes, & de n'être dominé par aucune, n'ont permis à quelque femme que ce pût être, ce triomphe que toutes s'étoient proposé, & dont, ainsi que je l'avoue, quelques-unes étoient si dignes. Mais si toutes celles que j'ai trompées s'accordent à croire que le bonheur de me fixer n'est réservé à aucune, il n'y en pas, en revanche, dans le nombre de celles que j'attaque, une que ce dangereux espoir ne séduise & ne me donne. Vous trouverez, sans doute, cela très-inconsequent de leur part; mais est-ce ma faute, si elles ne savent pas mieux raisonner? Que me sert, toutefois, la gloire de les voir toutes regretter mes fers, les porter, ou les attendre, lorsque leurs cris, leur bonheur, leurs desirs ne sont presque plus ou apperçus, ou entendus; qu'en donnant des fêtes, ou pour les rendre plus éclatantes, ce que l'on appelle la décence, est sacrifiée sans ménagement? J'ai si bien accoutumé le peuple

à tout ce que je fais, que quelque hardies que soient mes entreprises, quelque publics que je rende & mes triomphes, & mes infidélités, quelque brillantes que soient mes conquêtes, & quelque scandaleux que puissent être mes amusemens, je ne suis devenu pour Athenes qu'un objet tout-à-fait ordinaire. Il est bien vrai que quand une jeune femme entre dans le monde avec des graces, on se dit encore : *Alcibiade sera bientôt après* : mais je l'ai, le dis, le prouve, & même la quitte, sans que rien de tout cela fasse cette commotion que j'avois autrefois le bonheur d'exciter, & que seule je desire. Pendant qu'accablé de mon discredit, je cherchois donc en moi-même par où, & comment je pourrois parvenir à attirer encore sur moi l'attention publique, on m'a apporté un chien, la plus singulière bête pour sa beauté, qu'on eût jamais vue. J'ai compris d'abord que, tant à la singularité de cet animal, qu'au prix exorbitant dont il étoit, il ne se pouvoit point que je l'achetasse, sans que cela fît autant de bruit que je pouvois le désirer. J'en ai, en conséquence, donné sans balancer, les cinq cent mines qu'on en exigeoit, * & vous

* Plus de mille écus.

sentez aisément, à quel point en ont été scandalisés tous les barbons d'Athènes : mais quelque grandes qu'aient été leurs clameurs, & les murmures de toute la ville, il a fallu enfin que le tems les assoupit. Près alors de retomber dans l'état cruel dont je venois de me tirer, je me suis avisé d'un stratagème. De toutes les choses extraordinaires qui rendoient ce chien assez remarquable pour que tout Athènes vint chez moi pour l'admirer, lorsque je l'y laissois, ou qu'une foule innombrable de citoyens suivit mes pas, lorsque lui-même étoit à ma suite, sa queue, tout à la fois, caprice, & en cette partie, chef-d'œuvre de la nature, étoit ce qui fixoit, & devoit en effet, arrêter plus les regards sur lui. Plus elle étoit universellement admirée, moins dans son système, j'ai cru devoir lui laisser cet ornement; & en conséquence je la lui ai fait couper. Vous concevez sans peine, combien cette bizarrerie que l'on ne sçavoit à quoi attribuer, a trouvé de commentateurs, & quels cris s'en sont élevés contre moi. Ce n'a donc pas été, comme quelqu'un vous a mandé que je l'avois dit, dans l'intention que les Athéniens

occupés, tant du traitement que, contre toute raison, j'avois fait à mon chien, qu'à en chercher les causes, ne portassent point relativement à moi leur curiosité sur d'autres objets, & n'en médissent pas sur des choses plus importantes, mais tout au contraire, pour qu'ils recommençassent à en parler, que je me suis déterminé à le priver de ce qu'il avoit de plus beau. Tous ceux qui me connoîtront, trouveront en effet, que ce que j'ai pensé sur cela, est bien plus dans mon caractère que ce qu'on me prête. Quelque célébrité cependant que je m'attribuasse, je ne lui supposois pas, je l'avoue encore, assez d'étendue pour croire que cette extravagance parvint si-tôt jusques à Mitylène. Si je connoissois trop Athènes pour douter qu'elle n'y occupât tout le monde, jamais je ne me serois flatté qu'elle allât plus loin que Mégare. Quant à notre ville, elle y a fait toute la sensation que je devois attendre d'un peuple frivole, & qui semble même ajouter tous les jours à sa frivolité. Je sçais même que cette folie a paru à quelques-uns de nos plus profonds politiques, une preuve presque indubitable que je machine quelque chose

contre l'état. Il est vrai qu'il seroit très-difficile de trouver des rapports bien directs entre l'état, & la queue d'un chien ; mais cela n'a pas empêché qu'on n'y en ait cherché, & que peut être, je n'aie beaucoup inquiété Cléon. Interrogé sur cette grande affaire, au point que moi qui n'avois imaginé cette folie que pour qu'on en cherchât la raison, étois las à mourir, de toutes les questions qu'elle m'attiroit, je me suis, avec les curieux qui, tout en me fatiguant, satisfaisoient singulièrement mon amour-propre, renfermé dans le mystère le plus profond. Ce n'a même été qu'aux plus chers de mes amis que j'ai dit mon secret : encore vous sentez sous quelle condition je le leur ai confié. Il seroit bien ridicule pour les Athéniens, qu'avec le desir ardent qu'ils ont de pénétrer mes motifs, & l'impossibilité où ils sont de les deviner, ils allassent jusques à prier la Pythie de les en instruire ; mais, en vérité, je n'en désespere pas. L'éclat du sort dont je jouis actuellement, tout grand qu'il est, ne m'éblouit pas assez pour que je ne craigne point de me voir redevenir un homme aussi peu remarqué que je l'étois il y a quelque

tems. Aussi, suis-je très-sérieusement occupé à chercher par quel moyen je pourrai soutenir la considération que je viens de m'acquérir. Socrate prétend que si, comme il y a toute apparence, je n'ai besoin pour cela que d'une nouvelle sottise, je dois être moins inquiet sur mon sort ; mais son amitié pour moi ne lui exagere-t-elle pas mes ressources ?

 L E T T R E L C X V.

N É M É E A A L C I B A D E.

JE vous envoie une lettre que je viens de recevoir de Cléon, & qui, toute étonnante qu'elle a été pour moi, m'a beaucoup moins surprise encore qu'elle ne m'a déplu. Les hommes, il faut l'avouer, ont de bien extraordinaires caprices ! Il y a si long-tems que celui-là me connoît, & qu'il ne paroît me voir qu'avec la plus profonde indifférence ! Par quelle singularité devient-il tout d'un coup amoureux de moi ? Me croiroit-il assez dupe pour être persuadée, comme il le voudroit, qu'il y